

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE



PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

LE NOUVEAU MESSAGER

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

FEVRIER 2026 - N° 161 - 1€



161

LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Comme une fleur & La table du Stock av. Albert/ Shop in Stock.

Pour les villages et hameaux : à la boulangerie Brachotte de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel :

culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Jean-Marc Chavanne, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet, Amandine Melan, Regare, Thierry Wenes.

La fable des quatre jobelins en leur tanière

En un bourg que nous connaissons bien vivaient quatre compères, goujats de haut lignage en bêtise, dont l'esprit, plus creux qu'un tonneau vidé, ne savait qu'une chose : festoyer sans raison. Or donc, un soir de grande oisiveté, ils s'enfermèrent dans leur mesure pestilente, et là, burent, reniflèrent, avalèrent tout ce que Bacchus et autres dieux louches n'auraient jamais osé proposer à leurs fidèles. Leurs langues s'emmêlaient, leurs yeux louchoyaient, et leurs cervelles, déjà peu vaillantes, se mirent à tourner comme toupies enragées. De sorte que l'un d'eux, le plus nigaud, se leva soudain, titubant comme un coq sans tête. Par la fenêtre, il cria à la cantonade : « *Gentes gens, j'ai une arme et, par ma foi de benêt, je vais tirer sur tout ce qui remue !* »

À ces mots, les trois autres, qui n'auraient pas su distinguer un sabre d'un saucisson, l'acclamèrent comme un héros de pacotille. Mais dehors, le vacarme fit jaser le voisinage, et bientôt les sergents de la maréchaussée, alertés par tant de sottise sonore, accoururent en grand équipage. Ils donnèrent l'assaut, non point par goût de baston, mais parce qu'on leur avait dit qu'un dangereux forcené menaçait la contrée. Ils entrèrent, trouvèrent nos quatre jobelins plus hébétés que des veaux devant un livre, et, sans violence, mais avec vigueur, les maîtrisèrent comme on dompte des poulains récalcitrants. Quelle ne fut pas leur surprise de découvrir qu'aucune arme n'était présente, sinon une cuillère tordue et un tire-bouchon fatigué. Les quatre compères, penauds, bafouillèrent qu'ils voulaient « *juste se faire remarquer* ». On les emmena donc, non sans soupirs, vers un séjour prolongé en geôle, où ils purent méditer longuement sur l'étendue abyssale de leur crétinerie.

S'il fallait à cette pantomime donner une morale, j'écrirais simplement que : oisiveté, paresse et stupidité sont trois sœurs qui mènent droit au cachot, à la honte et à la moisissure de l'âme. Qui s'y adonne pour rire finira tôt ou tard par pleurer.

En cette période carnavalesque, je n'ai pas résisté à vous servir cette petite fable digne de la commedia dell'arte, dans une langue que j'ai humblement empruntée à Rabelais. Tous reconnaîtront un épisode qui eut l'heur de chahuter quelque peu notre communauté en ces premiers jours de février.

Ce petit sourire refermé, je vous invite à vous plonger dans votre magazine préféré pour notamment faire la connaissance d'une jeune et talentueuse chanteuse ainsi que d'une tout aussi talentueuse et précieuse couturière. Nous poursuivrons notre pistage de Saint Feuillen et, outre nos rubriques habituelles, Thierry vous prodiguera un conseil de lecture éclairé.

■ Pierre Melan

Le rossignol de Vitrival

En me rendant à Vitrival pour interviewer Zoé, j'étais, je l'avoue, pétri de préjugés. Je suis de ceux qui n'ont pas la télé et, à côtoyer les artistes sur les scènes des centres culturels et dans les autres tiers-lieux, je regarde toujours d'un œil suspect tout ce qui semble venir de « l'industrie culturelle ». The Voice faisait partie de mes suspensions.

Lorsque Zoé, cette jeune artiste fossoise, nous a chanté « Les mots qui blessent », seule assise au piano : « ... les mots qui te blessent ne les laisse pas t'éteindre... », mon cœur s'est étreint, sa voix a brisé le cristal de mes préjugés, ses mots ont allumé la flamme de l'optimisme.

Zoé n'est pas seulement la finaliste de l'équipe coachée par Joseph Kamel. Zoé est une auteure-compositrice-interprète. C'est rare, tellement rare que le fait mérite d'être souligné. Elle joue du piano depuis 7 ans et elle n'a que 13 ans. Zoé est bien entourée : une mère socialement engagée, aimante et dévouée à faire éclore les talents de sa fille, un père dessinateur et enthousiaste.

Elle écrit seule ses chansons que son cousin prend des heures de plaisir à enregistrer, son parrain l'accompagne à la guitare. La maison de Zoé n'est pas une maison ordinaire.

Ses parents lui ont organisé une pièce rien qu'à elle où elle peut créer en toute liberté. Elle a même choisi les tons de roses

des murs. Son petit univers est tapissé de rêves en devenir. Il y a déjà quelques trophées : coup de cœur 2025 The Voice, des dédicaces d'Hélène et de Joseph Kamel ses idoles. Elle les a rencontrés et même plus... ils ont travaillé ensemble !

L'aventure The Voice a été un tournant dans la vie de la petite famille. « Les Blinds c'était le plus stressant. Je savais que je jouais ma place. Il y a eu 3 passages. C'est le troisième qui était le plus stressant. Mais quand j'ai vu Joseph Kamel se retourner ... pour moi j'avais déjà réussi ! Le reste n'a été que du plaisir. Je ne peux pas dire que j'avais le trac. C'était comme un jeu, une récompense, le plaisir de retrouver des amies, et Joseph. Je n'avais même pas peur, Joseph est un coach tellement rassurant et bienveillant. » déclare Zoé.

Sa maman, elle aussi, a observé un changement dans la vie de sa fille. « Les dernières semaines,

pour optimiser notre emploi du temps, j'ai fini par louer une chambre d'hôtel. Je n'étais pas la seule. Nous étions plusieurs parents à avoir eu la même idée, et le même hôtel. Une excellente idée ! Nous avons tissé des liens et nous sommes toujours en contact maintenant. On envisage de faire un concert ensemble, même si on ne sait pas du tout comment s'y prendre... techniquement. Voir Zoé s'épanouir ainsi durant toute cette aventure a été révélateur. Je crois que je ne l'avais jamais vue aussi heureuse. Cela nous a grandi, toutes les deux. J'étais fière de me mobiliser et de partager cela avec elle.»

Zoé a manqué quelques cours à la rentrée scolaire, succès oblige. Mais ni Zoé ni sa mère n'ont

de regret. Zoé sait maintenant clairement ce qu'elle veut faire de sa vie. Elle chante, elle danse, et bien qu'elle fasse déjà du piano, elle a décidé d'apprendre la guitare.

Elle écrit beaucoup, au stylo dans des carnets, car l'inspiration lui vient n'importe quand. Son cahier de maths

est parfois orné de quelques vers que son imaginaire espiègle lui envoie, alors qu'on tente de lui démontrer que le carré de l'hypoténuse vaut bien la somme des carrés des 2 autres côtés. Son succès à la télé ne lui a accordé aucun passe-droit à l'école. Les jaloux et les indifférents sont nombreux mais cela n'en rend les vrais amis que plus rares.

Zoé est une artiste à n'en pas douter, la chose est entendue. Elle brise les mythes qui laisseraient croire que les artistes sont malheureux, sombres ou incompris. Zoé est sensible, très sensible et c'est sa force. Elle a la légèreté qui lui permettra d'aller loin, portée par le vent de la chance. Elle a une voix, cristalline, qu'elle apprend à maîtriser. Elle a aussi sa propre voie à poursuivre, encouragée par une famille aimante et convaincue que la créativité est un des plus beaux cadeaux de la vie.

■ Thierry Wenes



Zoé Barbier

O.stretch by Vicky



Rubrique
PCI

Au détour de la rue des égalots dans le centre de Fosses-la-Ville, le regard est attiré par un commerce qui a repris vie... des tissus, des vêtements en cours de transformation et le ronronnement discret d'une machine à coudre forment le décor. La propriétaire des lieux, Vicky, couturière indépendante depuis plus de quinze ans, a récemment posé ses valises et son atelier dans notre petite ville.

Une passion née dès l'enfance

Pour Vicky, la couture n'est pas un simple métier, c'est une vocation ancrée depuis l'enfance. « *Je suis passionnée par la couture depuis toute petite* », confie-t-elle. Vicky coud sans relâche. « *Je couds, je couds, je couds. J'ai toujours aimé ça.* » Cette énergie créative ne la quittera plus. Après sa formation, elle fait ses premières armes pendant deux ans dans un atelier de retouche, où elle apprend la rigueur du métier et le contact avec la clientèle.

L'indépendance comme évidence

Très vite, l'envie de voler de ses propres ailes s'impose. Vicky se lance comme indépendante et ouvre son premier atelier en 2010. Depuis, son parcours est jalonné de déménagements et de nouvelles expériences : Bouge, Namur centre — où elle restera six à sept ans — puis Andenne. « *J'ai beaucoup déménagé* », résume-t-elle en souriant. Aujourd'hui, c'est à Fosses-la-Ville qu'elle a choisi de s'installer. Une décision mûrement réfléchie, presque instinctive. « *On a acheté cette maison parce qu'elle était tellement bien située. J'ai vu mon atelier directement ici, en vitrine. Ça a vraiment été une évidence.* »

Un atelier au service du quotidien et de l'imaginaire

Dans son atelier fossois, Vicky propose trois grands types de services : la retouche, la confection et la customisation.

La retouche constitue le cœur de l'activité quotidienne : ourlets de pantalons, remplacement de tirettes, ajustements divers... « *Les classiques de la couture* », comme elle les appelle. Un service essentiel, qui répond à des besoins concrets et réguliers.

La confection sur mesure occupe une place de plus en plus importante. J'ai vraiment de tout : des gens qui veulent reproduire un vêtement existant, d'autres qui viennent avec une photo et me disent : « *J'aimerais bien ça* » et je l'adapte.

La customisation, quant à elle, permet de donner

une seconde vie aux vêtements. Vicky raconte par exemple l'histoire d'un bombers offert à un papa, personnalisé avec un prénom brodé à la main sur un écusson. « *Je n'ai pas de brodeuse automatique, donc je brode moi-même. C'est du vrai travail artisanal.* »

La "touche Vicky"

Si l'on demande à Vicky ce qui distingue son travail, elle évoque sans hésiter sa capacité à comprendre ses clients. « *Le client reçoit exactement ce qu'il a dans la tête.* » Une forme d'imprégnation presque intuitive. « *J'arrive à assimiler complètement ce qu'ils disent et attendent de moi* ». Il s'agit là d'un réel don.

Couture artisanale contre fast fashion

À l'heure du fast fashion, Vicky défend avec conviction la couture artisanale. « *Tout se perd. C'est un vieux métier, comme les cordonniers. Il n'y a plus beaucoup de jeunes qui veulent faire ça, et c'est dommage.* » Elle souligne aussi une



Un nouveau costume de clown pour la Laetare 2026

idée reçue tenace : le sur-mesure serait réservé à une clientèle aisée. « *On pense que ça coûte très cher, mais pas du tout. Un pantalon sur mesure peut coûter le même prix qu'un pantalon de marque à 150 euros.* » Au-delà du prix, la durabilité est un argument central. « *Le fast fashion ne tient pas : on lave dix fois et c'est fini. Ici, les vêtements sont faits pour durer, pour être retouchés, repris, ajustés si le corps change. C'est plus rentable à long terme.* »

À la découverte du folklore fossois

Nouvellement installée dans la commune, Vicky découvre aussi les traditions locales. Elle s'est ainsi initiée à la confection de costumes folkloriques : clowns, zouaves, guêtres... « *Je ne connaissais pas du tout le folklore fossois, donc c'est un nouveau challenge.* » Certains costumes, comme ceux des Chinels, se révèlent particulièrement complexes. « *Les patrons sont très difficiles à obtenir. Ça a été compliqué, mais finalement, une dame est venue me les transmettre. Si on ne les partage pas, ce savoir-faire se perd.* »

Un projet d'avenir : le bar à couture

Et l'aventure ne s'arrête pas là. À partir de septembre, Vicky et son mari nourrissent un nouveau projet ambitieux : l'ouverture d'un bar à couture. Un lieu hybride, convivial, où l'atelier restera actif, mais où l'on pourra aussi se rencontrer, échanger, apprendre.

Pour cela, l'espace sera entièrement rénové durant l'été. « *On aimerait ouvrir en septembre.* » Un projet encore en évolution, mais qui témoigne d'une volonté forte : faire de la couture un lieu de vie, accessible, vivant, ancré dans la commune.

Une adresse à découvrir

Discrète sur les réseaux sociaux, Vicky est présente sur Facebook avec sa page « O.stretch » car elle préfère consacrer son temps au travail manuel.

■ Clémentine Buchet



Vicky Heneffe installée entre ses confections, réparations et customisations au tournant de la rue des égalots

Saint Feuillen, Ils étaient trois frères

Tout au long de l'année qui commence, Fosses sera entièrement consacrée à Saint Feuillen. L'intérêt et l'effervescence iront crescendo jusqu'au dernier dimanche de septembre. Ce jour-là, la ville portera son saint patron en triomphe lors de son traditionnel tour, escorté par les plus belles marches militaires de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Avant de célébrer ce moment fort, il nous a paru important de revenir sur l'histoire de Saint Feuillen.

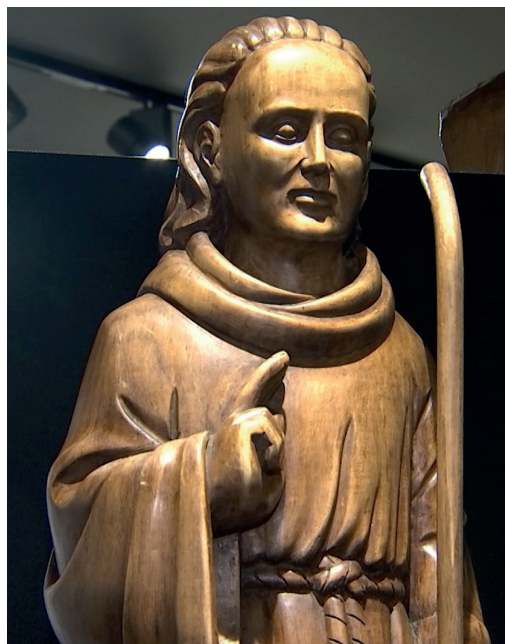
Vers l'an 600, sur une minuscule île d'un lac au nom compliqué de Lough Corib, dans le comté de Galway au Connemara, vivaient trois frères : Fursy, l'aîné, Feuillen et Ultain. La légende prétend qu'ils étaient fils de roi. Cette affirmation mérite cependant d'être nuancée, voire remise en question. Fintan, leur père, n'était en réalité que le chef d'une des nombreuses petites communautés de l'Irlande de cette époque. Son « royaume », appelé Tuhata – terme désignant une petite chefferie locale – n'était pas plus important que ceux dirigés par les nombreux rois de tribus africains, qui gouvernent encore, de nos jours, des groupes locaux plutôt que de vastes territoires. Leur mère aurait été aussi de ce sang qu'on disait royal.

Issus d'une famille à l'origine noble, les trois frères Fursy, Feuillen et Ultain bénéficièrent de l'éducation réservée aux élites de leur temps, faite d'apprentissage des lettres, de tradition orale et d'imprégnation des valeurs chrétiennes naissantes. C'est Fursy, l'aîné, animé d'une vocation profonde et d'un tempérament de guide, qui reçut le premier une solide formation monastique sur leur îlot natal, avant d'entreprendre la fondation de Rathmout. Ce monastère, composé de quelques humbles cellules en pierre sèche semblables à celles qu'on a reconstituées chez nous sur le plateau de Sainte Brigide, ne compta jamais qu'une petite communauté, mais rayonnait par l'intensité de sa vie spirituelle.

C'est là, sous la houlette attentive de leur frère aîné, que Feuillen et Ultain embrassèrent à leur tour la vie monastique, guidés par une admiration profonde pour Fursy et un engagement sincère à suivre son exemple. Entre les frères, une affection respectueuse et une complicité silencieuse devaient régner, nourrissant leur détermination commune à mener une existence vouée à la prière et à l'étude. Leur formation, exigeante, alternait la

lecture assidue des saintes écritures et une ascèse rigoureuse, dans la stricte observance de la règle instaurée par Saint Coloman. Ainsi, Rathmout, enveloppé du silence des landes et des échos du passé, fut sans aucun doute le théâtre d'un

engagement fraternel et spirituel remarquable, où l'admiration et la fidélité des plus jeunes envers leur aîné donnèrent à la communauté sa force et sa cohésion.



Saint Feuillen

Vers 630, les trois frères Fursy, l'aîné et meneur spirituel, Feuillen, le dévoué organisateur, et Ultan, le plus jeune et ardent disciple, décidèrent de quitter leur terre natale pour rejoindre l'Est-Anglie, correspondant aujourd'hui au Suffolk, en Angleterre. Ce départ s'inscrit dans la tradition pérégrine initiée par Saint Coloman, que nous avons évoquée précédemment, et marque le début

d'une aventure aussi périlleuse qu'inspirante. La traversée de la mer d'Irlande s'avéra éprouvante : à bord d'un frêle esquif de bois et de toile, les trois moines affrontèrent vents et vagues, leur foi servant de boussole face à l'incertitude du voyage.

À leur arrivée, ils furent chaleureusement accueillis par un seigneur local, qui, sensible à leur mission évangélisatrice, mit à leur disposition un ancien castrum romain. Ce lieu, témoin de la conquête menée par les légions de l'Empereur Hadrien au deuxième siècle, devint ainsi le point de rencontre entre l'héritage romain et l'élan missionnaire des moines irlandais, illustrant la continuité entre les époques et la transmission des valeurs spirituelles. C'est dans ce cadre chargé d'histoire que Fursy, Feuillen et Ultan fondèrent le monastère de Cnobheresburg : sous l'égide de Fursy, ce nouvel établissement devint rapidement un centre spirituel et intellectuel rayonnant.

Il faut ici évoquer la personnalité de celui qui deviendra Saint Fursy. Il se distingue nettement

parmi ses frères par sa relation privilégiée avec le divin. Il est considéré comme le plus illuminé du trio, jouant un rôle de guide spirituel et s'imposant comme la tête de proue de sa fratrie. Marqué très tôt par une profonde vocation mystique, il est sujet à de nombreuses visions au cours desquelles il contemple le ciel et l'enfer, assistant notamment à des combats entre anges et démons. Ses expériences extraordinaires ont été consignées dans plusieurs ouvrages, notamment dans la *Vita Fursei* rédigée au VII^e siècle. Elle témoigne de l'ampleur et de l'intensité de ses visions. Certains commentateurs modernes voient d'ailleurs dans la description détaillée de ces voyages dans l'au-delà des parallèles avec les périples spirituels mis en scène par Dante dans sa *Divine Comédie*, suggérant que les récits de Fursy auraient pu inspirer le poète italien. De son vivant, on attribuait également à Fursy la réalisation de miracles, renforçant encore l'aura de sainteté qui l'entourait.

Il se pourrait que ce soit au cours d'une de ses visions qu'il ressentit l'obligation de poursuivre sa mission de moine pèlerin. Toujours est-il qu'après que le monastère eut pris sa vitesse de croisière, il s'en alla, laissant à ses frères le soin de l'administrer. Il gagna le continent et la Neustrie, un des royaumes francs qu'on situe au nord de la Loire jusqu'à peu près la frontière actuelle de la Belgique. Il y est accueilli par Echinoald, un maire du Palais. Il fonde l'Abbaye de Lagny sur Marne qui immédiatement va avoir un rayonnement considérable dans la région et au-delà de celle-ci. Pendant ce temps, en Angleterre, la situation s'est détériorée brutalement.

Des hordes de barbares, notamment des Saxons et des Angles, ont envahi la région, ravageant villes et campagnes. Le monastère de Cnobheresburg n'échappe pas à ces violences : en 650, il est entièrement pillé et ses moines sont contraints à la dispersion. Feuillen, qui était sans doute resté jusqu'au dernier moment pour assurer la sécurité de ses frères, est capturé. Selon la légende, il aurait retrouvé sa liberté de façon miraculeuse ; il est plus probable qu'il ait été libéré en échange d'une rançon, une pratique très courante dans ces temps troublés. En tant que supérieur de son institution, Feuillen représentait une personnalité importante et donc précieuse pour de tels échanges.

À sa sortie de captivité, Feuillen retrouve Ultain, compagnon fidèle et frère cadet, et ensemble ils décident de poursuivre leur pérégrination au nom de Jésus. Rassemblant les précieux livres et reliques échappés aux pillards, ils traversent la Manche avec le dessein de rejoindre, dans un premier temps, leur frère aîné Fursy, engagé dans l'évangélisation en Neustrie. Ce sera la première étape de l'œuvre missionnaire de Saint Feuillen auprès des royaumes des Francs et des Mérovingiens. Nous le retrouverons sur les terres des Francs, poursuivant son œuvre évangélisatrice, dans notre prochain numéro de mars.

■ Pierre Melan



Li Saut al Stache sur scène!

Le week-end du 24 et 25 janvier dernier, la Maison Rurale a fait salle comble pour les représentations de la troupe « Li Saut al Stache » mettant ainsi à l'honneur notre belle langue wallonne. Dans un cadre propice de l'Espace Jijé, l'interprétation des comédiens a permis de découvrir 3 pièces originales, le tout dans une mise en scène, à la fois sobre et dynamique de Claudine Franceschini que nous avons interrogée pour l'occasion.

B.R. : Alors Claudine, pourquoi avoir choisi cette année de présenter trois pièces en un acte ? Y avait-il un fil rouge entre ces trois pièces ?

Claudine : « Le fil conducteur entre ces trois pièces, leur seul point commun, c'était le plaisir de jouer ensemble ! Le plaisir de rire ou sourire, et de partager ce plaisir avec le public... C'est pour faire jouer un maximum de comédiens que j'ai fait ce choix de 3 pièces d'un acte. Depuis l'an dernier, la troupe Li Saut al Stache s'est beaucoup enrichie de nouveaux comédiens.

Toutes les générations sont représentées au sein de la troupe. Parmi les « jeunes », trentenaires pour la plupart, certains avaient déjà participé aux pièces pour enfants que nous présentions régulièrement fin des années 90, début des années 2000. (Makhno Piefort, Zoé Baufay, Stéphanie Lust...).

Mais dans nos plus jeunes comédiens, Tom 17 ans, le clown de l'équipe et Alexandra 22 ans,

l'accordéoniste qui vient aux répétitions avec son instrument sur le dos pour ne pas le laisser tout seul dans la voiture ! Et aussi Pierre-Yves Denis, sympathique jeune homme qui faisait ses tous premiers pas sur scène, et qui, visiblement, s'est bien plu avec nous puisqu'il se propose pour la prochaine ... »

B.R. : Peux-tu nous en dire un peu plus sur ces pièces choisies, qui toutes nous ont offert des quiproquos savoureux, des sous-entendus bien sentis et même des mimiques impayables de la part des comédiens ?

Claudine : « Pour Fernand, bache li rideau... ! une pièce de Pol Bossart, l'histoire racontait celle d'une troupe de théâtre, la troupe de Mr Lemou, qui s'apprête à présenter un « drame triste ». On a dit à Fernand, le technicien de la troupe, d'ouvrir le rideau à 8 heures. Il est 8 heures, et personne n'est prêt... Sauf Fernand, bien sûr ! Et il compte bien se faire respecter...





Claudine Franceschini

Le choix suivant s'est porté sur Enn'n'a t'i , èn'n'a t'i pon ? de F. Masset : La passion de Miyen, ce sont ses canaris. Sa femme Jeanne et sa fille Riyète supportent plus ou moins bien cette passion. Mais, quand André, l'amoureux de Riyète, « fait son entrée », pour le bonheur de sa fille, Jeanne exige de lui qu'il renonce à avoir des canaris. André fera de son mieux pour avouer ça à son futur beau-père ! Ce qui va mener à plein de qui-proquos entre les différents personnages !

Et enfin, avec Li fausse maye, un texte de Françoise Honnay et moi-même, le public se retrouve plongé dans l'enregistrement pastiche d'une célèbre émission de jeux télévisé diffusée il y a quelques années « Le maillon faible ». Les candidats, la présentatrice, les techniciens de plateau et cameramans, maquilleuse,... tous se croisent, interagissent et commentent l'enregistrement pour notre plus grand plaisir !

B.R : « Tu mets en scène depuis très longtemps ! Quel est le temps de travail pour présenter 3 pièces ?

Claudine :

« Je mets en scène la troupe de Sart-Eustache depuis 1984, ça ne nous rajeunit pas ! Nous répétons depuis le début octobre, avec 2x quinze jours de congés pendant les vacances scolaires. L'organisation du calendrier des répétitions m'a pris beaucoup plus de temps que pour une pièce en trois actes. Mais les comédiens ont fait vraiment un maximum pour être présents à chaque répétition qui les concernaient. Certains d'entre eux jouaient même dans deux des pièces présentées. Petite anecdote : Stéphanie Lust est venue répéter avec un « gros bidou » jusque 1 semaine avant de mettre au monde un superbe petit garçon nommé Gabin. Et elle a repris les répétitions une semaine après et n'a donc manqué que 2 répétitions en tout . Qué feume ! »

La Maison Rurale a parfaitement servi ces deux soirées, créant une réelle complicité, de très nombreux fous rires, le tout porté par un wallon bien vivant sur scène, suivis d'un long moment de convivialité après le spectacle avec un bon verre partagé avec les comédiens, familles et amis... autant d'occasion de mettre à l'honneur tous ces véritables gardiens du parler wallon, toujours prêts à transmettre, à encourager et à perpétuer son usage.

Merci Claudine, merci à tous les comédiens du Saut al Stache ! Et... à l'année prochaine, nous l'espérons vivement !

■ Brigitte Romain



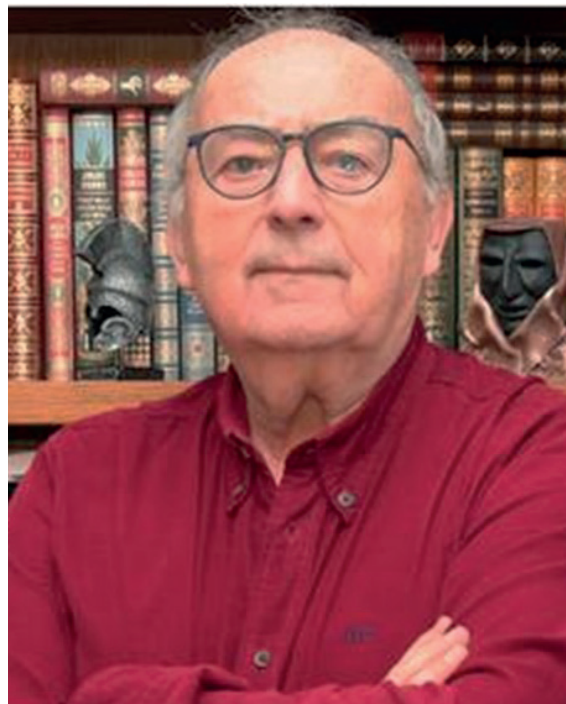
Li Saut al Stache

Du Barreau aux Gondoles...

Il n'y a qu'un pas que Pierre Mélan a franchi d'un trait de plume. Pierre, vous le connaissez peut-être, il est un de nos chroniqueurs. Il signe parfois les éditos, mais c'est surtout lui qui nous narre les palpitantes tribulations de Saint Feuillen, ce curieux personnage qui brasse légende, bière et marches septennales dans les rues de Fosses-la-Ville.

Pierre est un Fossois « grand cru ». Il est né ici, il fait ses études à Saint André à Auvellais avant de s'envoler vers les grandes cités universitaires où il décroche une licence en droit et en droit économique. Pierre est aussi le père d'Amandine (docteur en littérature), qui nous a régales d'un feuilleton policier l'an dernier. Son autre fille, Emmanuelle (criminologue), a peut-être légèrement inspiré Amandine dans son récit. Visiblement cette famille conjugue à merveille l'esprit et la lettre.

Pierre a toujours écrit : des romans, des pièces de théâtre, des plaidoyers, mais ce n'est qu'arrivé à la retraite qu'il se consacre pleinement à l'écriture. Depuis longtemps il dévore plus qu'il ne lit. Il parle de littérature comme d'autres parlent de foot ou de voiture. Il suffit de le brancher pour qu'il nous parle de Camus, de Sartre, de Paul Auster, de Dumas et de Saint-Exupéry.



Pierre Mélan

Les 3 Mousquetaires et Vol de nuit ont été des déclencheurs. Il soupçonne son instituteur, monsieur Cobut (qui lui aussi, n'est pas un inconnu pour nos lecteurs du Nouveau Messenger), de lui avoir inoculé le virus de la lecture qui a dégénéré au point d'écrire lui-même de véritables romans.

En parlant de virus, « *Les Nuits Vénitiennes* », son premier roman à être bientôt publié, est né lors de la période Covid. Ce qui n'était qu'un « *divertissement* » pour tuer le temps est devenu un roman, virtuel. Mais Amandine, conquise par ce récit, pousse son père à l'envoyer à Vincent Engel, qui venait juste de fonder sa propre maison d'édition. Il est séduit lui aussi, et commence alors un travail minutieux de réécriture.

« En 43 ans de métier, j'ai réalisé des milliers de pages de conclusions, mais cela n'a rien à voir avec le métier d'écrivain. Il m'a fallu 5 versions pour arriver au « bon à tirer ». Même le choix du titre et de la couverture sont des sujets de discussion... ». Mais après cet épuisant marathon, « *Les Nuits Vénitiennes* » sont aujourd'hui sous presse.

Ce premier roman publié chez Asmodée Edern, la librairie corsaire, nous conte les péripéties d'un jeune avocat belge qui, à 23 ans, décide d'un voyage en Italie.

Le charme de Venise en 1910 envoûte notre héros qui sera aspiré dans un tourbillon de rencontres surprenantes. Des cocottes vénéneuses, d'improbables anarchistes, une famille de boutiquiers bruxellois qui auraient pu s'appeler Beulemans et des écrivains décadents le transformeront, à tout jamais.

Mais pourquoi Venise ? « *Venise est la première ville d'Italie que j'ai découverte. J'avais 18 ans, c'était lors de notre voyage de rhétos. J'en suis tombé immédiatement amoureux, au point d'y retourner 25 fois ! J'ai partagé cette passion avec d'autres écrivains comme d'Ormesson et Philippe Sollers. J'aime évidemment toute l'Italie, dont j'ai visité toutes les régions. J'y vis aujourd'hui, plusieurs mois par année, dans cette belle Toscane, à deux pas de ma fille Amandine et de ma petite-fille...* »

Pierre rappelle aussi qu'il est impossible d'évoquer ce livre sans parler de Rita, son épouse. Elle était là à chaque étape, elle l'a encouragé, relu et soutenu.

Et surtout : en Italie, elle est sa traductrice officielle. Une complicité essentielle, qui traverse toute l'aventure du roman.

Venise, il devra y retourner pour le lancement de son livre. Bien sûr la Venise d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec les labyrinthes initiatiques d'autrefois qui mélangeaient dans leurs canaux la grandeur passée, la décadence, le commerce et la révolution. La Venise d'aujourd'hui draine des millions de visiteurs. On y réclame désormais un droit d'entrée pour lutter contre le surtourisme. Mais elle reste néanmoins une ville attirante où il est encore possible, même en juillet, de s'isoler. Elle l'inspire et le surprendra toujours.

Dans ses bagages, il y aura bien sûr les exemplaires à dédicacer de son roman « *Les Nuits Vénitiennes* » mais aussi, m'a-t-il confié, un livre

tout écorné : « *À la recherche du temps perdu* » qu'il relit pour la troisième fois, au moins !

« *Les classiques sont mes meilleurs professeurs. C'est d'avoir lu passionnément Châteaubriant, Flaubert, Huysmans, Malraux et le controversé Céline qui ont fait de moi l'écrivain d'aujourd'hui. Je crois que mes parents seraient fiers de moi, surtout Maman dont j'ai hérité de la fibre artistique !* »

Il aura avec lui, je le sais de sources sûres, son petit cahier de notes. Loin de lui avoir déplu, l'aventure de la publication lui a donné l'envie d'en écrire un autre roman... mais chut ... ! Ne dites pas que je vous l'ai dit !

■ Thierry Wenes



Causettes au coin du feu

Nous voici donc entré dans cette année de la marche Saint Feuillen ! Que de souvenirs pour beaucoup d'entre nous ! Nous aimerions recueillir quelques anecdotes amusantes qui se seraient déroulées lors d'une de notre Marche septennale, autres petits moments complices et amicaux à partager comme... des « Berdèladges au culo do feu »

Les premières anecdotes sont tirées du livre de Hugues Romain :

« J'ai participé trois fois à la Saint-Feuillen, dans la compagnie des grenadiers. En 1970, je n'ai marché que le dimanche de la remise des médailles. Guy Drèze m'avait proposé un équipement libre. Je m'étais laissé tenter, accompagné par Francis Dewez, et pour ce « baptême », ne refusant aucun verre et voulant faire honneur aux alcools de Jacques Mainil, je ne suis jamais arrivé au feu de file ! Dur, dur.

En 1977, j'avais cotisé et acheté mon équipement et un fusil. Tout se passait bien mais, comme j'avais les intestins fragiles, et l'alcool aidant, je ressentis un besoin pressant en traversant le Bois de St Feuillen, non loin du Benoit. Je m'écarte donc dans le bois pour faire ma « commission » puis je cours un peu pour rejoindre les grognards de mon peloton.

Chemin faisant, on me fait remarquer en riant que j'ai « sali » le bas de mes deux pans de costume ! Pas facile de s'accroupir avec cet harnachement et de viser juste ! Le lundi, quand j'ai rejoint

le peloton pour le départ, on m'avait préparé un petit pot avec inscrites dessus les inscriptions de toutes les victoires de Napoléon, pour le fixer sur mon havresac ! »



■ H. Romain « Souvenirs de jeunesse ... et d'après »

